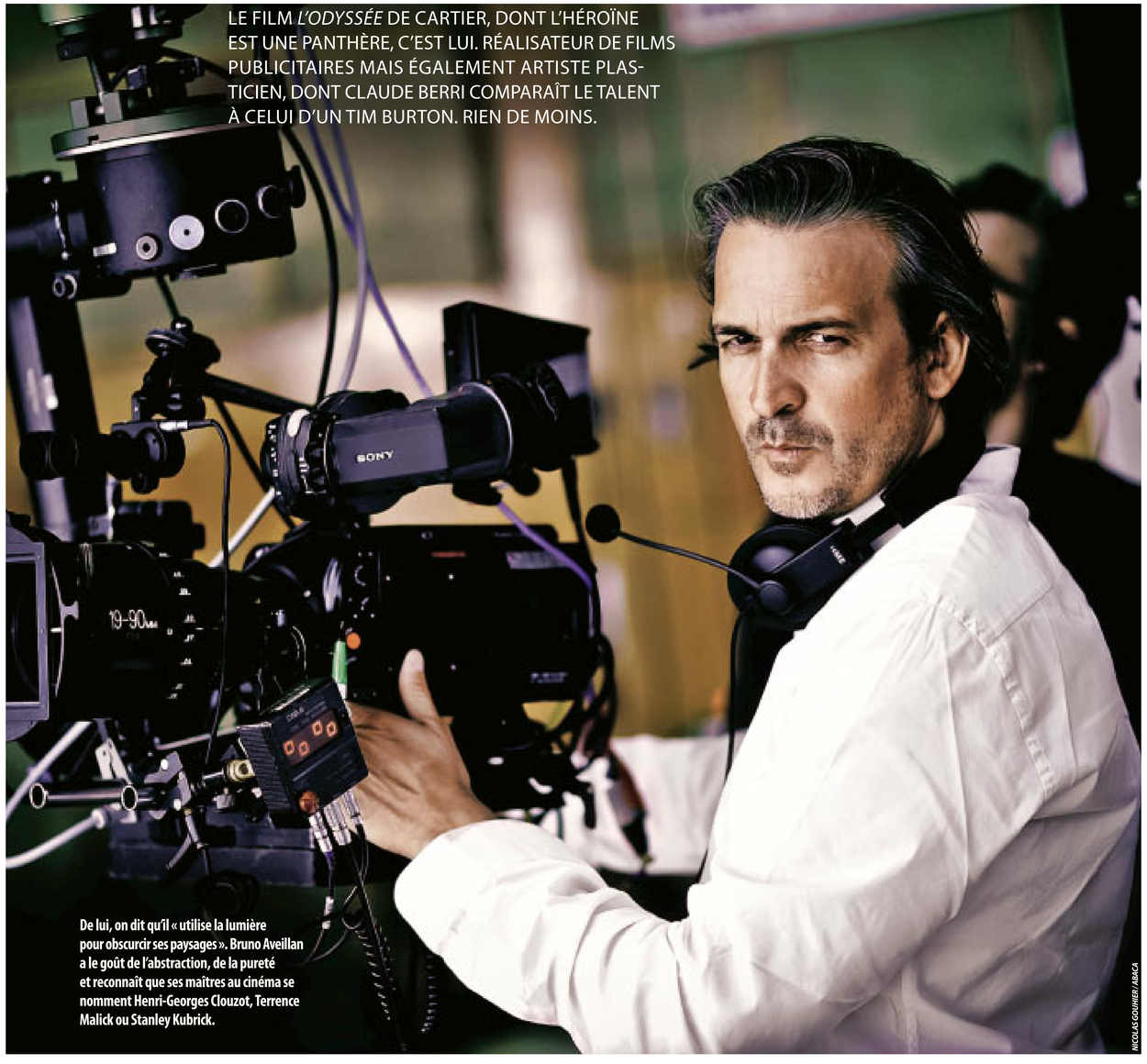
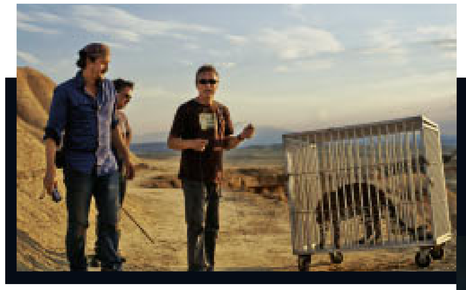
Bruno Aveillan
AVEC LUI LA PUB DEVIENT UN ART...

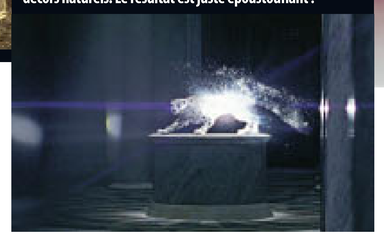
LE FILM *L'ODYSSÉE* DE CARTIER, DONT L'HÉROÏNE EST UNE PANTHÈRE, C'EST LUI. RÉALISATEUR DE FILMS PUBLICITAIRES MAIS ÉGALEMENT ARTISTE PLASTICIEN, DONT CLAUDE BERRI COMPARAÎT LE TALENT À CELUI D'UN TIM BURTON. RIEN DE MOINS.



De lui, on dit qu'il « utilise la lumière pour obscurcir ses paysages ». Bruno Aveillan a le goût de l'abstraction, de la pureté et reconnaît que ses maîtres au cinéma se nomment Henri-Georges Clouzot, Terrence Malick ou Stanley Kubrick.

NICOLAS GOUHIER/ABACA





CARTIER
Première campagne de cette envergure dans le domaine du luxe, *L'odyssée*, c'est deux ans de travail, trois semaines de tournage, un budget de 4 millions d'euros… et l'exigence d'un réalisateur qui a pris le pari fou de tourner avec une vraie panthère – l'icône du joaillier – dans des décors naturels. Le résultat est juste époustouflant !

À Hollywood, décidément, les Frenchies ont la cote ! La veille de notre entretien, Bruno Aveillan dînait avec le producteur de George Lucas venu à Paris le rencontrer. Booké par l'un des plus puissants agents américains (William Morris, qui s'occupe, entre autres, de Charlize Theron, Michael Douglas ou encore Jean Dujardin), il avoue recevoir trois ou quatre scripts par semaine ! Déjà, il y a quelques années, après avoir vu *La foule*, film publicitaire réalisé en 2007 pour Perrier, Claude Berri s'était écrié : « Depuis Annaud, je n'ai jamais rencontré un tel talent visuel […] Bruno Aveillan a pour moi le potentiel et le talent d'un Tim Burton. » En près de vingt ans, sans doute parce qu'il n'a jamais cédé à la facilité, ce Toulousain de quarante-quatre ans a imposé sa signature. Et sa poésie.

Gala : Vous avez signé environ trois cents pubs. Aujourd'hui, avec *L'odyssée* de Cartier (le plus long film à vocation publicitaire, d'une durée de 3 mn 30, lancé dans vingt-neuf pays et vu par plus de cinquante millions de personnes), vous entrez dans l'histoire. Gamin, vous étiez déjà un publivore ?

Bruno Aveillan : Pas du tout, j'étais un fou de bandes dessinées. Je voulais même être dessinateur. Moebius, qui a disparu récemment, faisait partie de mes idoles – j'étais fan de ses albums de science-fiction. Après, je me suis passionné pour la peinture, puis la photo…

Gala : Ce n'est pas frustrant de faire des films de commande ?

B. A. : Non, la manière dont j'appréhende un projet est très intuitive, très libre, c'est pour cela qu'on m'appelle d'ailleurs, pour la part d'imaginaire que j'apporte. Un de mes maîtres aux Beaux-arts de Toulouse me disait souvent : « En matière de création, il ne faut pas montrer ce qu'on a fait, il faut montrer ce qu'on veut faire. » J'ai toujours suivi ce conseil. Et je ne me suis jamais installé dans la facilité. A chaque fois que je fais un film, je démarre à zéro.

Gala : Comment définir la patte Aveillan ?

B. A. : Ce qui m'intéresse c'est de suggérer par l'effacement. De rentrer dans le subjectif, de laisser des espaces d'interprétation, de ne pas tout dévoiler. J'aime l'idée d'offrir une invitation à prolonger le voyage, l'histoire ou l'émotion. En peinture, par exemple, j'ai toujours été très amateur du travail de la matière comme chez Soulages. Ou Tápies (décédé en mars dernier, *ndlr*), qui avait une telle puissance par l'épure. Avec trois fois rien, il crée une émotion. Je peux rester une demi-heure devant une de ses toiles !

Gala : Vous reviendrez un jour à la peinture ?

B. A. : Ça fait partie des choses que j'envisage. Mais si je veux avoir dans la peinture le même niveau de recherche que j'ai dans la photo et l'image, je devrai fermer toutes les portes et rester enfermé six mois. Ce n'est donc pas pour tout de suite !

Gala : A quoi ressemble votre vie ?

B. A. : Toujours entre deux avions, toujours entre trois ou quatre projets, voire plus… A côté de l'approche publicitaire, j'essaie aussi de préserver un territoire d'expression très personnel qui se traduit sous forme d'expositions, de livres, d'art vidéo…

Gala : Pas de vie de famille ?

B. A. : Bien sûr que si ! Ma femme est mannequin et actrice (Inna Zobova, *ndlr*), on essaie de se retrouver sur des projets. Ma sœur et ma mère travaillent avec moi, à la postproduction et aux costumes. Quant à notre fils, Maceo, il a cinq ans et jusque-là il était assez facile de l'emmener sur les tournages.

Gala : Que répond-il quand on lui demande ce que fait son papa ?

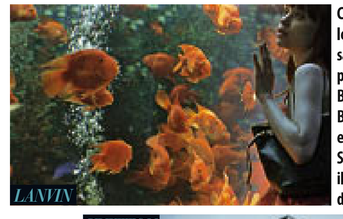
B. A. : Après le tournage pour Cartier, il disait que je travaillais avec des panthères. Juste avant, j'avais fait un film avec des loups (pour l'hôtel *Shangri-La*, *ndlr*), il racontait que je travaillais avec des loups… A l'école, ils ont cru un temps que je faisais partie d'un cirque !

Gala : Claude Berri avait souhaité vous rencontrer après avoir vu votre pub pour Perrier. Le cinéma ne vous tente pas ?

B. A. : Bien sûr. C'est d'ailleurs d'actualité, car je suis en train de développer plusieurs projets aux Etats-Unis, dont un avec Universal. Si je ne suis pas encore passé à la fiction, c'est que je n'ai pas trouvé de script qui me donne envie de consacrer deux ans de ma vie à un projet. J'aime trop le cinéma pour faire quelque chose dont je ne serais pas vraiment fier.

PROPOS RECUEILLIS PAR JEANNE BORDES

mémo **Beaux livres :** albums *Diotopes,* éditions Léo Scheer, et *Mnemo # Lux*, éditions Kerber. **Expos :** Foire d'art contemporain de Bruxelles, du 19 au 23 avril ; signature chez Artcurial, à Paris, en juin ; galerie Fabbrica Eos, à Milan, en septembre. Il est représenté à Paris par la galerie Spree (01 42 23 41 40).



Ci-dessus : tournage avec le mannequin Inna Zobova, sa femme. Ci-dessous : premier film de Gisele Bündchen… De Monica Bellucci à Claudia Schiffer, en passant par Sharon Stone, Mylène Farmer, etc., il a su capter le mystère des plus belles femmes.